

A Gaza, la jeunesse foudroyée du café Al-Baqa

Un bombardement israélien a tué plusieurs dizaines de personnes dans un café de la ville de Gaza, le 30 juin. Parmi les victimes, de nombreux jeunes actifs, incarnation de la résilience d'une société dévastée par vingt et un mois de guerre. « Le Monde » retrace la courte vie de quatre d'entre eux.

Le lundi 30 juin, l'armée israélienne a largué, sans avertissement, une bombe de 230 kg sur le café Al-Baqa, situé en bord de mer à Gaza-ville. Cette attaque d'une violence inouïe a réduit le lieu en poussière, creusant un immense cratère et tuant une quarantaine de personnes. Le bilan de ce massacre est toujours incertain, des corps ayant vraisemblablement été emportés par la mer.

Le café Al-Baqa, vieux de près de quarante ans, construit en bois sur deux niveaux et meublé de chaises en plastique, avait rouvert ses portes en début d'année, après avoir été partiellement détruit par des bombardements israéliens. Il était devenu un refuge, fréquenté autant par des familles cherchant un peu de répit hors des camps de tentes que par de jeunes actifs venus trouver une connexion Internet stable pour travailler.

Quelques jours après l'attaque, l'armée israélienne a affirmé avoir tué, ce même jour, trois cadres présumés du Hamas dans le nord de la bande de Gaza. Interrogée par Le Monde, celle-ci a refusé de préciser si ces cibles se trouvaient, cet après-midi-là, dans le café. En revanche, le photojournaliste Ismail Abou Hatab, la dessinatrice Frans Al-Salmi, la boxeuse Malak Mesleh et l'ingénieur Mohamed Abou Awda étaient, eux, bien présents. Ces quatre jeunes, morts dans l'explosion, incarnaient la résilience d'une société éprouvée par vingt et un mois d'une guerre dévastatrice. Tous les témoignages ont été recueillis par téléphone : Israël interdit l'accès de la bande de Gaza à la presse étrangère depuis le début de la guerre.

Ismail Abou Hatab, toujours la caméra au poing

Lundi 30 juin, Ismail Abou Hatab a quitté la maison familiale pour se rendre au café Al-Baqa, qu'il fréquentait assidûment pour la rapidité de sa connexion Internet. Réalisateur, photographe, journaliste multimédia, le jeune homme de 33 ans fourmillait de projets. Ce jour-là, il devait envoyer une vidéo de présentation pour ses prochaines expositions à Chicago et à Londres. La veille, il avait demandé à sa mère si sa barbe était trop longue.

« Je lui ai dit de la couper, que ce serait plus net à l'image. Il m'a écoutée. Il m'écoutait toujours », raconte au Monde sa mère Enaam, très digne dans le deuil. « Ismail faisait partie de ces personnes dont on n'était pas du tout préparé à la mort. Il ne prenait pas de risques. Il ne serait jamais allé dans ce café s'il s'était senti en danger », témoigne une de ses amies qui vit au Liban et a souhaité conserver l'anonymat.

Ismail avait récemment fondé Bypa, une plateforme en ligne destinée à mettre en lumière la créativité palestinienne à travers des récits graphiques et audiovisuels. Geek autodidacte, il impressionnait déjà sa famille, enfant, en jonglant avec Photoshop. A l'adolescence, une caméra, offerte par un oncle à sa mère et dont il s'empare, avait transformé sa vie. « Il la prenait partout. Après ça, tout son argent passait dans l'équipement. Notre maison est devenue un véritable studio », relate sa mère.

Il collabore avec des médias comme la BBC ou la Deutsche Welle, et travaille pour l'association palestinienne Pyalara (Palestinian Youth Association for Leadership and Rights Activation). Il y forme des jeunes aux médias, en Cisjordanie, en Jordanie et en Turquie. Mais Ismail a des ambitions plus grandes. Il réalise des films, des clips, sillonne Gaza caméra au poing. « Il n'aimait pas le titre de "journaliste" » et encore moins celui de "journaliste de guerre". Lui, c'était un artiste, un réalisateur », précise son amie libanaise, qui le décrit comme « une icône » de sa génération.

Quand la guerre éclate en octobre 2023, sa famille fuit vers le sud, mais Ismail reste dans la ville de Gaza. Il est grièvement blessé en novembre dans une attaque. Après plusieurs opérations, il rejoint ses proches sous une tente, la jambe traversée de broches. « Il était très déprimé. Il est resté handicapé presque un an », raconte son frère Abed, âgé de 23 ans.

Mais Ismail reprend sa caméra. Il filme celles et ceux qui, comme lui, luttent pour survivre. Il capte des histoires intimes de résilience, poétiques, loin des clichés de destruction. Et la mer, toujours : « Il adorait la mer, il disait qu'elle était sa vie », dit Abed. Il veut montrer la beauté des siens au monde, coûte que coûte. Il rejoint le collectif Unmute Humanity fondé par Fatin Judeh, une Américano-Palestinienne basée en Californie, avec laquelle il monte une exposition à Los Angeles, reconstituant la vie dans les tentes à l'aide des récits captés par sa caméra. « Il voulait que je sois l'exécutrice de sa vision. Il savait parfaitement ce qu'il voulait », témoigne Fatin Judeh.

« Ce qu'Ismail a réussi à faire, c'est de rappeler au monde que le déplacement forcé, aujourd'hui normalisé, est une des plus grandes horreurs de cette guerre, qu'il est une atteinte profonde à l'identité de chacun », affirme-t-elle. « Between the sky and the sea », son exposition, débutera le 19 juillet à Chicago, puis sera à Londres en août. Ses proches n'ont qu'un mot à la bouche : Ismail ne sera pas un numéro de plus dans un bilan humain déjà vertigineux. « Ce ne sera plus jamais pareil sans lui. Mais nous sommes tous engagés à faire vivre son travail », relate Fatin Judeh, la voix emplie d'émotion.

Frans Al-Salmi, peintre au talent précoce

Frans Al-Salmi, 35 ans, n'avait jamais quitté Gaza. Elle y est née, y a peint ses murs et y est morte, tuée aux côtés de son ami Ismail Abou Hatab dont elle était inséparable. Son vrai prénom était Amna, mais tout le monde l'appelait Frans, un surnom que lui avait donné son oncle en hommage à Françoise Kesteman, une infirmière française qui s'était engagée dans la résistance palestinienne, au Sud-Liban, avant d'être tuée, en 1984, lors d'un engagement avec les forces israéliennes. « Ce nom lui allait parfaitement. C'était une résistante par son art, sa beauté, sa façon d'exister », raconte son amie Zahra Saeed, journaliste palestinienne de Galilée.

Chaque jour, même sous les bombes, Frans s'habillait avec élégance, ourlait ses yeux d'eye-liner, puis s'installait au café Al-Baqa pour travailler sur ses projets. « Elle me disait en

rigolant : “Tant pis s’il n’y a plus de médicaments, du moment qu’il reste du mascara waterproof.” » Zahra Saeed, qui s’était liée également avec Ismail à distance, ne cessait de supplier ses deux amis de ne pas se rendre dans les lieux publics, notamment depuis le bombardement du restaurant Thaïlandi, situé au cœur de Gaza, le 7 mai. « Ils me répondaient : “C’est notre seule bouffée d’air, le seul endroit où l’on peut charger nos appareils” », livre la journaliste, qui travaille pour la radio Ashams et le site d’information Middle East Eye.

Frans était muraliste, illustratrice, animatrice. Elle a laissé sa trace sur les librairies, cafés, et centres culturels de Gaza. Ses professeurs avaient déjà repéré son talent alors qu’elle n’avait que 16 ans. Elle était sortie première de sa promotion à l’école d’art de l’université Al-Aqsa. « On peint toutes à la maison, on tient cela de notre mère. Mais Frans faisait des œuvres uniques. C’était une vraie artiste », raconte sa sœur Esraa, 31 ans, depuis Gaza.

Frans et ses huit frères et sœurs ont perdu leur père au début de la guerre. Malade, il est mort faute de soins à Khan Younès, où la famille avait été déplacée avant de regagner la ville de Gaza lors du fragile cessez-le-feu conclu le 19 janvier et rompu le 18 mars par Israël. Elle avait pris en charge la maison et veillait aussi sur son petit frère qu’une attaque israélienne a rendu handicapé. « A la fin, elle n’en pouvait plus. Elle voulait que son art dépasse les murs de Gaza, elle voulait partir, mais elle ne voulait pas nous laisser seuls ici », livre Esraa, la voix éteinte.

La veille de sa mort, Frans parle longuement avec son amie Zahra de la possibilité de se retrouver un jour dans cette autre Palestine qu’elle n’a jamais connue. Dernièrement, elle sentait la mort à ses trousses. Dès qu’un avion survolait le ciel, elle s’empressait d’appeler sa mère pour lui livrer tous les détails importants à connaître si elle mourait, car c’est elle qui gèrait les finances du foyer.

Les jours précédant sa mort, elle peint deux dernières toiles symboliques : un portrait d’Ismail Abou Hatab et celui de trois « martyrs », victimes de bombardements israéliens, enveloppés de linceuls blancs, les visages striés de larmes de sang. « Quand on a découvert son corps, cette peinture m’a hantée », confie Esraa, persuadée que sa sœur avait entrevu sa propre mort.

Malak Mesleh, étudiante et boxeuse

Sur les photos des décombres du café Al-Baqa, un très grand nounours rose et blanc, lacéré et couvert de poussière, attire l’attention. Il appartenait à Malak Mesleh, 19 ans. Ce jour-là, l’étudiante en journalisme devait l’offrir à son amie Nidaa qu’elle attendait au café, où elle suivait ses cours en ligne – toutes les universités de Gaza ont été détruites. Malak n’était pas seulement une étudiante appliquée. Dans une société conservatrice, elle avait bravé les préjugés pour suivre sa passion, la boxe, gagnant le premier championnat féminin organisé à Gaza.

Enfant, elle passait des heures à regarder des vidéos de combats. A 12 ans, elle frappe à la porte d’Oussama Ayoub, un ancien boxeur de l’équipe nationale palestinienne, et le convainc d’entraîner les filles du quartier populaire de Cheikh Radwan, dans la ville de Gaza. Elle recrute des camarades de classe et du voisinage, jusqu’à former un groupe d’une quarantaine de filles. « C’était elle le socle, l’âme de cette équipe. Elle est même devenue entraîneuse à mes côtés. Elle rêvait de représenter la Palestine à l’international, et je m’étais juré de l’entraîner gratuitement jusqu’à mon dernier souffle », témoigne le coach.

Les entraînements ont commencé chez lui, puis ont donné naissance au Gaza Women Boxing Club, un espace réservé aux filles dès 5 ans. « On a tout bâti sans aucun soutien financier. J'ai rassemblé petit à petit du matériel : ring, sacs, gants... et on a fini par avoir une magnifique salle. Les ONG et associations pour les droits des femmes se sont intéressées à nous », se souvient le coach. La journaliste sportive palestinienne Nelly Al-Masri avait remarqué Malak dès ses 14 ans. « C'était une vraie leader. Une excellente boxeuse. Sa confiance était peut-être nourrie par le soutien de ses parents », confie-t-elle.

Au départ, son père est réticent, redoutant le harcèlement social. Mais sa mère finit par le convaincre, et tous deux deviennent les plus fervents supporteurs de leur fille. « A l'école, les enfants la traitaient de garçon. Elle répondait : "Je peux être une fille et être un garçon si je dois me défendre !" C'était une fille si forte dans un corps si délicat. Elle me disait qu'elle évacuait toute l'énergie négative grâce à la boxe », raconte, inconsolable, sa mère Nour, 41 ans, déplacée avec le reste de ses enfants et son mari malade à Deir Al-Balah, au centre de l'enclave. « Beaucoup nous attaquaient, jugeant que ce sport n'est pas fait pour les filles, mais Malak était la première à nous inciter à ne pas y prêter attention », renchérit le boxeur Oussama Ayoub.

Dans les interviews filmées de Malak, on découvre une jeune fille gracile, aux longs cheveux, déterminée à participer au championnat junior d'Asie, fin 2023 à Amman, après avoir été sélectionnée dans l'équipe nationale palestinienne. Mais la guerre éclate et Malak commence une errance douloureuse avec sa famille. Elle devient leur principal soutien et se consacre aux actions humanitaires. « Elle cherchait à tout prix à voyager, mais personne ne l'a aidée à sortir d'ici, raconte sa mère. A la fin, elle était épuisée. Elle me disait : "Que Dieu me prenne, que je puisse enfin me reposer, tout Gaza est mort, même les vivants". » La voix de sa mère s'étouffe : « Tout ce qui était beau dans cette vie est parti avec Malak. » Le Gaza Women Boxing Club a été réduit en cendres par l'armée israélienne dans les premiers mois de la guerre. Mais le coach, Oussama Ayoub, veut maintenir l'espoir chez ses protégées qu'il continue d'entraîner sous des tentes, dans le Sud où il est déplacé.

Mohammed Abou Awda, un ingénieur à l'espoir chevillé au corps

Mohammed Abou Awda croyait en une vie possible à Gaza. A 25 ans, ce jeune ingénieur informatique était convaincu qu'il pouvait continuer à travailler depuis l'enclave en guerre. Réfugié dans la région d'Al-Mawassi, aux abords de Khan Younès, dans le Sud, il venait tout juste d'arriver dans la ville de Gaza avec sa femme enceinte, afin qu'elle puisse accoucher auprès de sa famille. Lundi 30 juin, il s'était installé au café Al-Baqa pour y travailler. « On s'était parlé le matin même. Il me disait qu'il allait sans doute devoir s'absenter pour la naissance de sa fille », raconte son ami et collègue Mounzer Abou Abdallah, exilé au sultanat d'Oman.

Mohammed avait décroché son diplôme d'ingénieur en 2023. « Il a commencé comme stagiaire dans la boîte où je travaillais, puis a été embauché. On est devenus collègues, colocataires, et c'est là qu'on a commencé à rêver ensemble », raconte Mounzer, aujourd'hui chef d'équipe technique. Leur rêve commun : ouvrir leur entreprise de logiciels. Ils avaient commencé à en poser les bases avant que la guerre ne les sépare. Mounzer quitte Gaza en mars 2024, pendant la brève ouverture du terminal de Rafah à la frontière avec l'Egypte. Mohammed, lui, reste, faute de moyens. Le passage coûtait plus de 5 000 dollars (près de 4 300 euros) par personne. « On s'était promis de reprendre nos projets une fois la guerre terminée. »

Pendant six mois, leur travail s'arrête. Puis, Mohammed reprend le développement logiciel. Chaque jour, il part à la recherche d'un endroit avec électricité et Internet pour se connecter et tester des applications. Mohammed se marie avec sa fiancée Nour, peu après que celle-ci a perdu son père, tué dans une attaque israélienne. « Honnêtement, il faisait partie des rares à garder espoir. Il croyait que tout allait s'arranger, qu'un avenir prometteur l'attendait », confie Mounzer, qui, au lendemain de la mort de son ami, a perdu son frère, directeur d'un centre de santé, tué à Gaza par l'armée israélienne.

« Depuis le 7-October, sa vie, c'était travail et formation. Il passait son temps dans les cafés pour avoir accès au réseau, malgré les risques », raconte Chahed, la sœur de Mohammed, âgée de 22 ans. Voyant que son activité se maintenait, Mohammed ne nourrissait plus l'envie de quitter Gaza. Il y a laissé sa vie, et une petite fille, Sahar, née le 8 juillet.

[Cet article est paru dans Le Monde \(site web\)](#)